

BULLETIN D'ÉTUDES ORIENTALES

fromas Duni

ROBERT MONTAGNE

QUELQUES ASPECTS DU PEUPLEMENT
DE LA HAUTE-DJEZIRÉ

Institut Kurde de Paris/ov

1932

[EXTRAIT DU *BULLETIN D'ÉTUDES ORIENTALES* DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS, T. II.]

1300 fi.

1957

INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS

Thomas Dreni
100

Institut kurde de Paris

Toute la correspondance relative à la rédaction et à l'échange des publications doit être adressée à M. le Secrétaire du Comité des Publications de l'Institut français, au Palais Azem, DAMAS (Syrie).

Nos collaborateurs sont priés, pour la transcription des noms arabes, d'adopter les règles du *Journal Asiatique*.

Tous les ouvrages français, arabes ou étrangers adressés à M. le Secrétaire du Comité des Publications seront mentionnés dans le *Bulletin*; ils pourront faire l'objet d'un compte rendu.

Les abonnements au *Bulletin* et le service des *Documents* sont assurés par les soins de la Librairie E. Leroux, 28, rue Bonaparte, à Paris (VI^e).

fronastreni
for

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

QUELQUES ASPECTS DU PEUPLEMENT DE LA HAUTE-DJEZIRÉ

PAR

M. ROBERT MONTAGNE.

La Haute-Djeziré est la partie de la grande plaine du Nord de la Syrie qui se trouve comprise entre le Tigre et l'Euphrate au pied des montagnes d'Anatolie et du Kurdistan.

Grâce au voisinage de grandes chaînes élevées, la fréquence relative des pluies d'hiver, l'abondance des sources, des ruisseaux et des eaux souterraines transforment ici les conditions de vie humaine dans la steppe du Nord de l'Arabie. La bande de plaines qui s'étend jusqu'à 80 kilomètres des derniers contreforts, au pied de Mardin et du Tour Abdin, jusqu'au Djebel 'Abd el-'Aziz et au Djebel Sindjar, offre à l'agriculture de merveilleuses possibilités de développement, tandis que, plus au sud, s'étendent jusqu'au cœur de la Péninsule les immenses espaces réservés aux pasteurs.

Une très petite partie de la Haute-Djeziré se trouve actuellement cultivée; mais si l'on jette les yeux sur une carte du pays ⁽¹⁾ on est frappé par la prodigieuse densité de tells, collines artificielles constituées par les ruines d'anciens villages et qui couvrent la plaine au Nord du Sindjar. La Haute-Djeziré a évidemment reçu au cours de l'histoire un peuplement rural comparable à celui qui entoure de nos jours les villes de Homs et Hama.

Il n'est guère nécessaire, sans doute, pour expliquer cette disparition de la vie agricole, de faire appel aux grands événements de l'histoire : nous sommes ici à la limite de deux genres d'existence humaine qui l'emportent l'un sur l'autre chaque fois que les circonstances sont favorables au développement de l'un d'eux. S'il règne sur le pays de puissants gouvernements, appuyés sur

⁽¹⁾ Cf. carte au 1/200.000^e du Bureau Topographique des troupes françaises du Levant (Beled Sindjar, avril 1932).

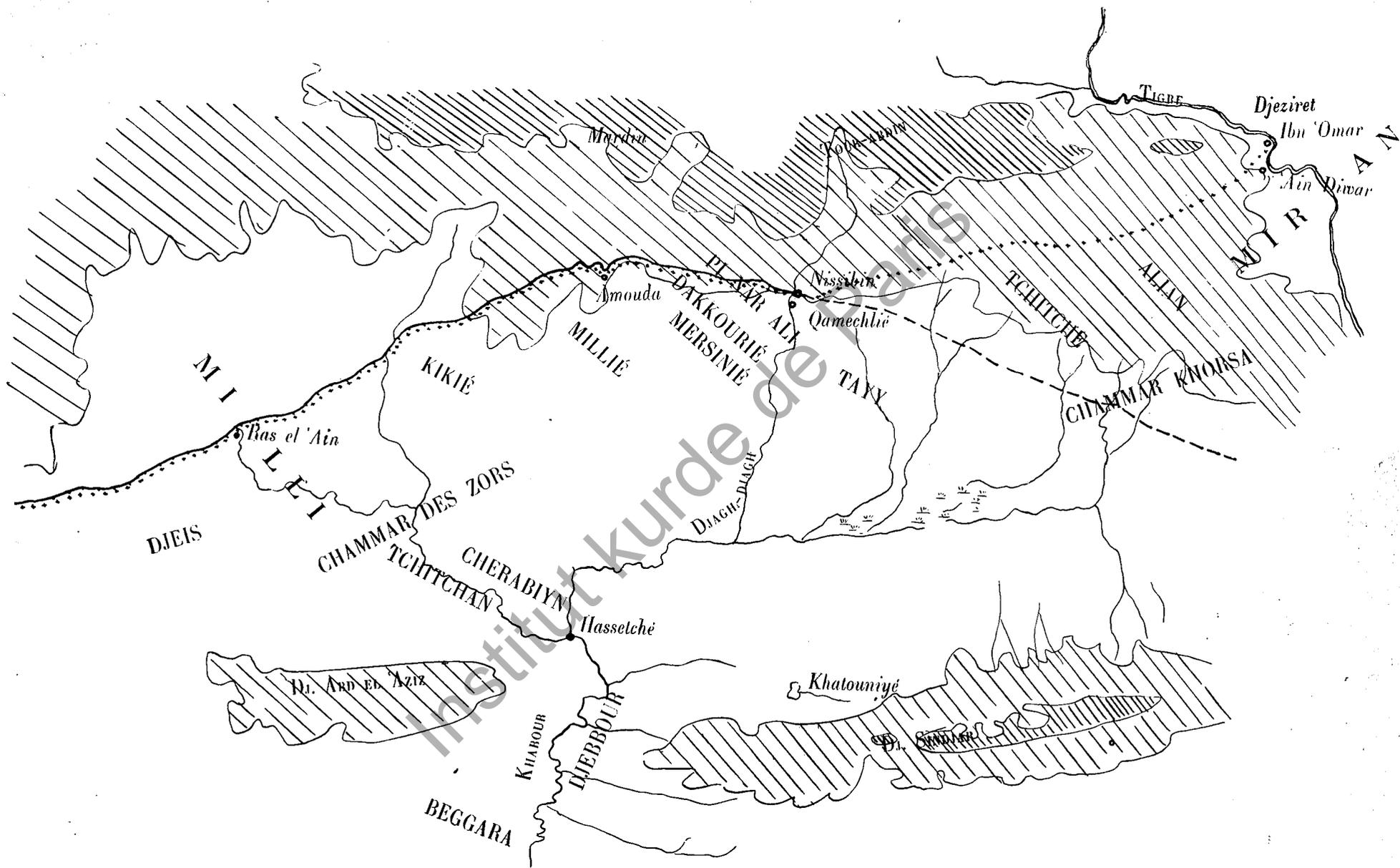
les villes de la bordure de la montagne — Mardin, Nissibin, Djeziret Ibn 'Omar — la vie sédentaire se développe rapidement en partant du pied des collines et de la tête des sources, puis gagne peu à peu vers le sud, jusqu'aux extrêmes possibilités d'irrigations; les barrages s'élèvent et au delà se multiplient les puits; en un siècle, la plaine unie où couraient les gazelles se transforme en l'un des plus riches greniers de l'Asie. Puis, lorsque l'empire chancelle, les tribus du désert, demeurées à la bordure des cultures, enhardies par l'anarchie, pénètrent entre les villages dans les années où l'insuffisance des pluies a rendu la steppe aride; leurs troupeaux de chameaux et de moutons dévorent les récoltes en vert et saccagent les vergers; les canaux d'irrigation sont abandonnés; les sédentaires se dispersent ou deviennent nomades à leur tour; quelques années suffisent pour ramener les limites du désert jusqu'aux dernières pentes de l'Anatolie.

C'est l'éternelle marée humaine dont les mouvements suivent rigoureusement les moindres fléchissements de la puissance des monarchies orientales.

Au flux et au reflux des pasteurs s'ajoute, dans ce pays, la lutte de deux races : les Kurdes montagnards, sédentaires ou semi-nomades, attirés vers les bonnes terres du pied de la montagne; les Arabes nomades rejetés du désert par l'insuffisance irrégulière des pâturages. Demeurés les uns et les autres au stade primitif de la vie en tribu, réunis comme malgré eux par les conditions d'existence matérielle, Arabes et Kurdes se heurtent et s'entrecroisent sans se confondre entièrement.

De nos jours, la rivalité des races et l'opposition des tribus tendent d'ailleurs à prendre une forme nationale. Les montagnards Kurdes apparaissent comme des allogènes dans un état syrien où le bédouin cherche appui auprès du fonctionnaire arabe venu des cités de l'intérieur. Le peuplement de la Haute-Djezire par des éléments ethniques venus du Nord, comme celui du Kurdistan au nord de Mossoul, apparaît aux citadins de Damas ou de Baghdad comme une entreprise dangereuse pour l'unité nationale des nouveaux états.

Le développement de la vie humaine qui se poursuit actuellement sous nos yeux en Haute-Djezire avec une extrême rapidité depuis cinq années, nous permet donc de mieux comprendre le jeu des forces économiques, sociales et nationales qui se heurtent dans la Syrie nouvelle. Observons d'ailleurs, à un autre point de vue, que nous trouvons ici, sous une forme plus accusée



Institut kurde de Paris

seulement, les mêmes luttes d'intérêts, les mêmes oppositions de genre de vie que dans les banlieues villageoises des cités de la Syrie intérieure, dans lesquelles on voit des propriétaires usuriers s'efforcer de fixer à la terre, dans de nouveaux villages, des bédouins et des montagnards détachés récemment des cadres de leurs tribus.

Le peuplement de la Haute-Djeziré s'est poursuivi depuis cinq années grâce à l'établissement, dans un pays fertile, d'une administration régulière, capable d'assurer la sécurité des personnes et des biens au voisinage d'une région soumise au gouvernement turc et agitée, au contraire, par des révoltes de tribus kurdes ou dépeuplée par l'émigration en masse des chrétiens. Les événements politiques ont eu de la sorte pour conséquence de précipiter le cours des forces économiques; les réfugiés venus du nord ont fourni l'appoint principal à la population de nouveaux villages qui se sont construits au sud de la voie ferrée, de Ras el-'Ain à Nissibin. D'année en année, de nouveaux centres agricoles se sont créés, sans cesse plus loin vers la steppe, attirant non seulement les cultivateurs kurdes, mais retenant un nombre sans cesse croissant de pasteurs arabes, gagnés peu à peu à la vie sédentaire.

Aux extrémités de ce territoire, à Ras el-'Ain et à 'Ain Diwar prédominent les groupes kurdes semi-nomades : les Milli, dont la grande tribu se trouve coupée en deux par la frontière et dont le commandement est assuré par deux frères, de part et d'autre des limites nationales; les Miran, récemment descendus de la haute montagne sans avoir réussi à se fixer. Entre ces deux groupes sont établis de l'Est à l'Ouest, les tribus kurdes des Alian, Tchitché, Pinar Ali, Mersinié, Dakkourié, Millié et Kikié. Ces tribus sont renforcées, en territoire syrien, par de nombreux groupes d'émigrés tels que les Hawerkié.

Les tribus arabes sont représentées par les groupes nobles des Tayy, à demi fixés au sud de Qamechlié, des Chammar des Zors et des Chammar Khorsa, pour la plupart nomades, puis par les débris de tribus plus usées : Djebbour, Cherabiyn, Beggaré et Djeis. Des groupes de chrétiens montagnards, originaires du Tour Abdin, se sont fixés récemment dans les villages des Tchitié, où ils ont gardé l'usage de la langue syriaque. Un certain nombre de Kurdes Yezidis, originaires pour la plupart du Sindjar, peuplent des villages de la plaine au sud de 'Amouda ou du Djebel 'Abd el-'Aziz. Des caucasiens musulmans, de la tribu des Tchitchan, sont établis depuis 1876 sur la haute-vallée

du Khabour entre Ras el-'Ain et Hassetché. Plusieurs villages arméniens se sont fondés dans la basse-vallée du Djagh-Djagh et chez les Tayy. Enfin dans les petits centres urbains apparaissent des familles chrétiennes réfugiées, originaires de Mardin ou des familles musulmanes turques ayant gardé des propriétés dans le pays.

Le seul lien qui puisse réunir ces éléments d'origine, de religion et de langues différentes, c'est la possession de la terre ⁽¹⁾.

*
* *

La construction de nouveaux villages se fait généralement chez les Kurdes en deux étapes : au début apparaissent de simples fermes au milieu des terres nouvellement défrichées, qui servent à entreposer les instruments de culture et les provisions, tandis que les hommes dorment dans les villages voisins ou habitent des tentes; puis bientôt le nombre de chambres, rangées en lignes parallèles plus ou moins régulières (*tarūg*) à la manière des tentes d'un campement, s'accroît pour abriter chaque nouvelle famille. Chez les Arabes, comme les Tayy, les maisons s'élèvent au milieu de cultures déjà surveillées par des semi-nomades habitant sous la tente. Ceux-ci se contentent d'abord de développer les enclos de briques de terre (*hafiré*; pl. *hafâir*) ⁽²⁾ construits pour l'hiver et sur lesquels on fait reposer la tente; souvent même, leurs associés Kurdes, plus habiles, les aident à édifier les terrasses; on comprendra que dans ces conditions, la différence apparaisse insensible entre un village kurde ou un village d'anciens bédouins.

Le groupe de maisons s'accroît sans que jamais le village ne présente de trace de centralisation autour d'une place ou d'une source. Seule, s'élève à l'écart la maison du mokhtar, et parfois la mosquée ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Une partie de la documentation de cette étude est empruntée aux travaux de M. le Capitaine Dillemann, ex-chef des Services Spéciaux à Qamechlié (Étude du développement économique du bassin supérieur du Djagh-Djagh depuis l'occupation française, octobre 1931. Notices de tribus du Caza de Qamechlié et de la région voisine, février 1932).

⁽²⁾ Cf. planche XII et figure 6. On noterait aussi, sur le bord des rivières, chez les semi-nomades Djebbour de la basse-vallée du Khabour, près des cultures irrigués, l'existence d'enclos faits de briques crues et disposés en murs ajourés. On vient y habiter l'été.

⁽³⁾ Cf. pl. IX et XVII.

La maison est fort rudimentaire (cf. fig. 1). Les plus simples comportent une grande pièce coupée en deux — dont une partie est réservée aux bêtes (*yahūr*) l'autre aux gens de la maison (*dam el-'ayāl*) — cependant que, sur le côté, une construction plus légère (*ṣarīfa*) sert à abriter les provisions de bois et les instruments du ménage. Les réserves de grains sont enfouies dans des trous creusés dans le sol, à l'extérieur des maisons, tapissés de terre et de paille hachée et recouverts de pierres et de terre (*ḡefer el-ḥabb*).

D'autres constructions plus soignées, œuvre des Kurdes, sont disposées de telle manière qu'une chambre destinée aux hôtes (*oda*) commande par sa porte unique — précaution contre les voleurs — l'écurie et la basse-cour; la

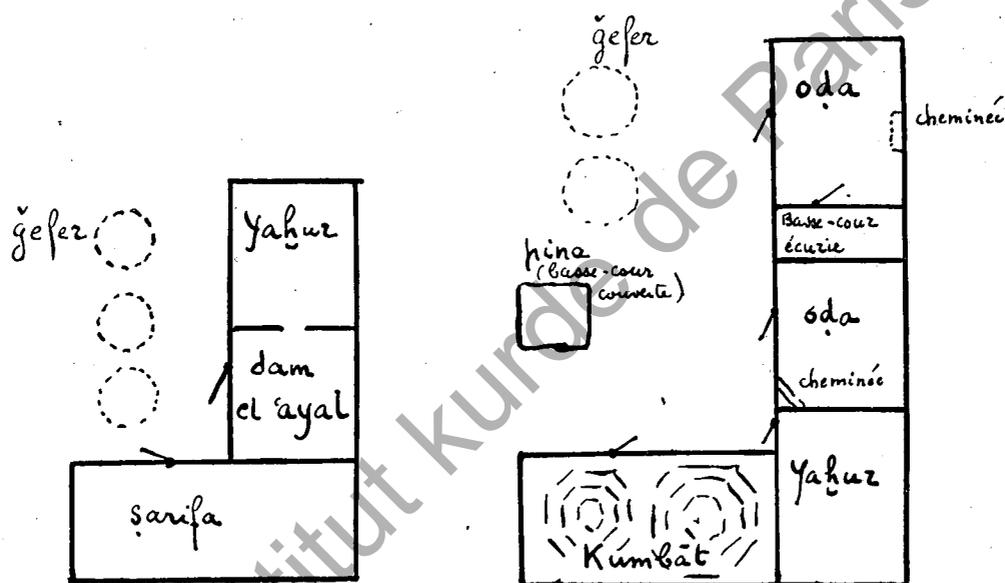


Fig. 1.

chambre de la famille communique avec l'extérieur. Une construction voûtée (*kumbāt*) destinée à abriter les provisions, rappelle déjà par sa disposition les maisons en pain de sucre de la région d'Alep⁽¹⁾.

A plus grande distance de la frontière turque, là où les bédouins, livrés à eux-mêmes, ne peuvent aisément s'inspirer des maisons kurdes, le toit des chambres repose sur de nombreux troncs d'arbres dressés comme les piquets

⁽¹⁾ Cf. pl. XIII, fig. 9.

d'une tente, et les villages, amas de pièces basses et sans plan, présentent l'aspect le plus misérable⁽¹⁾.

Partout, la construction est l'œuvre au moins partielle des femmes. De même que ce sont elles qui, chez les nomades, tissent et construisent les tentes, ce sont elles encore qui, dans le nouveau village sédentaire, préparent les briques crues séchées au soleil, pétrissent la terre mêlée de paille hachée dont sont faites les étagères, les magasins à grains et les décorations du foyer.

Les tentes ne disparaissent pas toutefois complètement. Au printemps, chez les Kurdes, lorsque la vermine fourmille dans les maisons, l'abri de la tente, sur le bord du village, paraît préférable. Chez les Arabes, les tentes suivront volontiers les troupeaux à quelque distance des villages et ne rentreront qu'à l'automne⁽²⁾.

Que la fondation des nouveaux villages soit l'œuvre de Kurdes descendus de la montagne pour défricher, ou qu'elle marque les progrès de la sédentarisation des groupes arabes, aidés de leurs fermiers arméniens ou yezidis, nous la voyons gagner d'année en année. La sédentarisation progresse tout d'abord le long des ouadis, où l'eau peut être puisée en tout temps — directement ou dans des trous d'eau (*hareğ*) puis gagne ensuite les plateaux. Dans le caza de Qamechlié, une ville, vingt-huit villages, quarante huit hameaux, vingt neuf fermes isolées — emplacements de futurs villages — sont de la sorte sortis du sol en moins de cinq années; au nord de 'Ain Diwar, les progrès réalisés en deux ans n'ont pas été moins rapides et l'on a vu s'y développer près de quatre-vingt dix lieux nouvellement habités.

Partout une toponymie très simple, empruntée à l'aspect même du terrain, suffit à démontrer l'origine récente d'un peuplement sans traditions.

Parfois le nom donné au village est celui du propriétaire et les habitants ajoutent à leur propre nom celui de sa famille ou de sa fraction⁽³⁾.

⁽¹⁾ Cf. pl. XIV.

⁽²⁾ Cf. pl. XII, fig. 6.

⁽³⁾ «Les détails du sol ont été désignés par leur couleur ou par leur forme, et on trouve communément dans les trois langues pratiquées ici — arabe, turc, kurde — mention de rouge : *ahmar*, *saur*, *kizil*; de noir : *assouéd*, *kara*, *rèche*; de jaune : *dehab*, *zerin*. Les tells doubles

sont nommés en kurde : *Dougheur* (deux tells); en arabe *abou rassein* (à deux têtes); en turc : *tchatal* (fourche). On a donné également à certains endroits des noms de plantes : *chair*, *hanta*, *ziouane*, *tcholek*, *kharnoub*; ou des noms d'animaux : *farès*, *dib*, *guediche*, *homeira*, *khanzir*. Des restes de constructions ou des apparences ont provoqué les appellations si fréquentes de

On ne comprendrait pas l'existence du paysan récemment fixé au sol de la Haute-Djeziré si l'on ne décrivait pas le rôle important, joué dans la vie rurale, par le propriétaire ou ses représentants.

Si abandonnée qu'ait été la terre cultivable avant notre arrivée, elle appartenait, surtout sur la bordure actuelle de la voie ferrée, au voisinage des principaux villages, à quelques familles fixées dans les villes : Mardin, Nissibin, Djeziret Ibn 'Omar. Nissibin, surtout, s'était peu à peu transformée en une colonie de Mardin, depuis que la Haute-Djeziré avait cessé, vers le milieu du siècle dernier, d'être administrée par les autorités de Deir-ez-Zor. Fonctionnaires turcs, riches chrétiens originaires de Mardin, petits aghas kurdes, cheikhs des tribus arabes possédant une maison à la ville, ont fourni ainsi une classe de propriétaires de fermes et de villages qui a servi de noyau à la masse, sans cesse accrue depuis dix ans, des possesseurs du sol.

Entre le propriétaire (*melläk*), fixé dans la ville et le paysan kurde, arménien, yezidi ou jacobite, s'insèrent d'ailleurs le plus souvent plusieurs intermédiaires : gérants et mokhtars habitant dans les centres ruraux, dont les maisons prennent parfois l'aspect féodal. Chaque année, la terre du village est partagée en lots de même importance entre les paysans agréés par le maître. Ceux-ci construisent leurs maisons, sans d'ailleurs posséder en propre rien autre chose que les poutres qui les couvrent et la tente qu'ils dressent l'été au voisinage des chambres. Si le fellah est sans ressources, le propriétaire avance l'argent et les récoltes et les troupeaux sont partagés par moitié. S'il peut subvenir seul à l'exploitation de la terre, il ne donne au maître que la seizième partie des grains, une piastre par ocque de beurre et par toison de mouton; c'est alors le cultivateur qui paie la dîme (12 1/2 o/o), et le propriétaire acquitte le *temettu*. En fait, le paysan s'endette le plus souvent au cours de l'année et c'est grâce à des prêts usuraires — à intérêt de 30 à 40 o/o — que le gérant accroît ses profits. L'autorité administrative qui lui est fréquemment confiée, avec le titre de mokhtar, renforce encore son

Derik, *derouna*, où on retrouve la racine de *deir*, couvent; de *kasr*, *kseir*, *hissar*, *kelaa*, *kale*, indiquant une forteresse. Certains termes sont tout à fait vagues : *khanik*, une maison, *goundek*, un village, *aouinet*, des sources, *chour*,

un endroit salé, *guir* ou *tell*, désignant une éminence dont les déterminatifs les plus fréquents sont des noms d'individus souvent contemporains». (C^{re}. DILLEMANN, *Étude du développement économique . . . etc.*).

pouvoir et c'est lui qui devient alors officiellement juge de ses intérêts personnels et maintient les fermiers dans une étroite dépendance. On observe souvent qu'il y a dans les villages importants deux ou trois mokhtars qui sont les représentants des deux ou trois propriétaires du sol.

Chez les tribus arabes, comme les Tayy, la propriété de la terre, surtout au voisinage de la steppe, appartient réellement au groupe. Chaque année celle-ci est répartie par voie de tirage au sort entre les chefs de famille, sous l'autorité du cheikh. Ce dernier perçoit une redevance, dont il est difficile de dire si elle représente la reconnaissance d'un droit supérieur de propriété ou si elle est un simple hommage rendu au chef de guerre. Les chefs de fractions possèdent en outre presque tous des terres près des sources et des ouadis et ils y établissent comme fermiers des chrétiens jacobites, des kurdes, des arméniens habiles à cultiver le riz, le tabac et les légumes.

En peu d'années l'aspect du village se transforme, le mokhtar-gérant ne cesse d'accroître son importance, les paysans d'origines diverses se groupent autour de lui et, s'il bénéficie de l'appui du gouvernement, mais à cette condition seulement, il fait figure de chef autonome. « Donne moi des gendarmes et je m'engage, dit avec quelque naïveté l'un d'eux à nos officiers, à percevoir moi-même les impôts dans mes villages. . . »

*
* *

Ce développement de la colonisation et la constitution de ces petits centres séparés les uns des autres que sont les villages, altère considérablement la structure de la société indigène. Il est facile de s'en rendre compte en observant la décadence de la notion de tribu.

En apparence, les groupes kurdes ou arabes fixés dans la plaine continuent en effet d'être organisés en tribus. Mais l'architecture intérieure de ces petites cellules politiques est très différente de celles où les seuls liens qui unissent les hommes sont les liens du sang.

On en jugera par quelques notes sur les groupes dont les caractéristiques sont les plus marquées : il est facile de distinguer de la sorte parmi les diverses tribus toutes les formes d'évolution.

Les Tchitchés, l'une des tribus kurdes les mieux assises, comptant plus de

1 000 familles, se divisent en quatre fractions principales fixées dans le pays depuis plus d'un siècle : Kassekié, Slimanié, Mahallamié, Dorekié; en réalité les chefs des fractions revendiquent pour leurs groupes une même origine alors que ceux-ci sont formés d'éléments kurdes venus de diverses régions, groupés autour de leurs familles en qualité de fermiers. Ces quatre fractions possèdent chacune une dizaine de villages entremêlés les uns dans les autres, de telle sorte qu'il est impossible de définir le territoire de chacune d'elle.

Les mokhtars de la plupart des villages sont les parents du cheikh de fraction. En général, l'inscription de la propriété est faite au nom du chef; celui-ci répartit dans chaque village les terres de culture par tirage au sort. Mais chacune des familles estime posséder, réserve faite de l'habitude du tirage au sort, un droit à la propriété du sol. Chaque fraction évolue de la sorte vers une sorte de clan composite subordonné au chef.

Au cours du siècle dernier, chacune de ces quatre fractions a cherché à imposer sa domination aux trois autres sans y parvenir et le tell de Kerou était le champ clos de leurs querelles bruyantes. Malgré l'absence d'un chef unique, l'esprit de groupe reste puissant et de petites familles telles que les Korossan, les Djettekié, venus tardivement dans le pays, se sont liées par serment (*halef*) aux fractions des Mahallamié et des Doreiké, comme s'il leur était impossible de demeurer dans l'isolement. Très mêlés aux arabes Tayy avec lesquels ils contractent des alliances matrimoniales et auxquels ils confient leurs troupeaux dans la steppe, les Tchitché jouaient naguère un rôle dans la politique des tribus de Haute-Djeziré. Ils payaient cependant aux Chammar l'impôt de fraternité (*hava*).

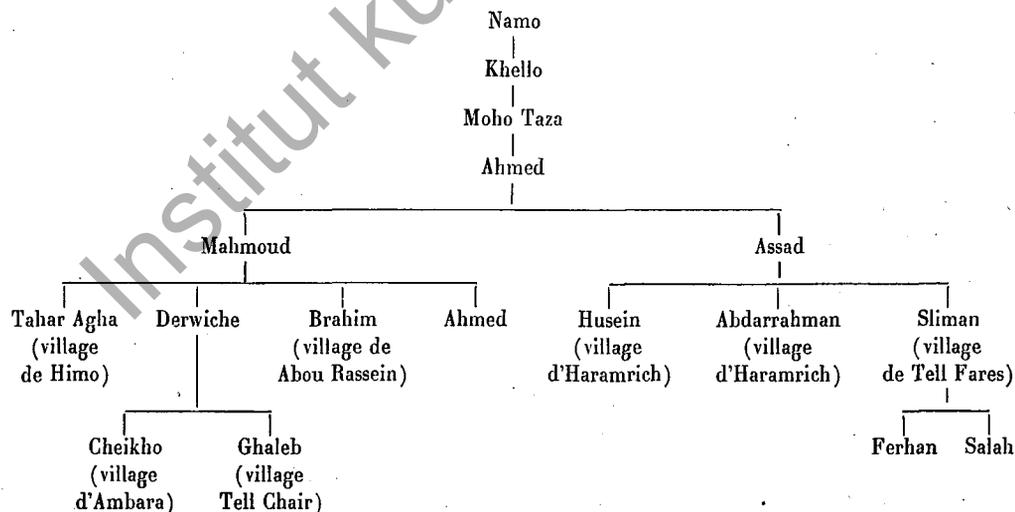
Beaucoup plus indistincte, au contraire, apparaît la physionomie d'un groupe tel que la tribu des Pinar Ali. Ceux-ci ne forment en réalité qu'un agrégat de villages à l'ouest du Djagh-Djagh. Le nom même de la tribu paraît avoir été donné à des familles qui auraient, il y a plus d'un siècle, fondé les premiers villages et exécuté d'importants travaux d'irrigation. Il y a près d'un demi siècle, plusieurs propriétaires de Nissibin s'entendaient pour coloniser de nouveaux villages et l'un d'eux, Tahar Agha Ibn Maḥmoud, qui avait associé divers membres de sa famille aux autres propriétaires de la région put, lors de notre arrivée, se présenter à nous comme chef de la tribu «Pinar Ali» reconstituée par ses soins.

Il est impossible de distinguer dans ce groupe de 700 familles réparties en 17 villages la moindre fraction : arabes Tayy, Harb et Rached s'y mêlent aux ouvriers agricoles kurdes.

La seule unité apparaît dans le commandement et la propriété des villages organisés au profit de la famille de Tahar Agha⁽¹⁾; une certaine solidarité intérieure s'affirme dans des querelles avec le groupe voisin des Mersinié et dans la sujétion aux nomades Chammar auxquels tous les Pinar Ali payaient naguère la *hawa*⁽²⁾.

Mersinié et Dakourié sont des tribus aussi indistinctes que la précédente. Dans la première apparaissent trois familles riches qui commandent à la plupart des villages — les Vellech, les Avdel, et les Mansour — kurdes ou chrétiens convertis à l'islam, dont les membres sont mokhtars et liés entre eux par des mariages; une autre partie de la terre appartient à des citadins. La masse des cultivateurs est kurde, arabe ou chrétienne. Dans la seconde tribu il semble que l'élément initial provienne de familles descendues de la région située au sud de Van; le commandement appartient à une famille religieuse, les Seydan, qui a réussi à s'affranchir de la domination de la grande tribu

⁽¹⁾ La généalogie des chefs (d'après Dillemann) suffit à expliquer l'organisation du commandement des villages par des mokhtars propriétaires :



⁽²⁾ Bien que la *hawa* ait été officiellement supprimée, la plupart des tribus kurdes la paient

encore clandestinement aux chefs arabes afin d'éviter les vols de bétail.

des Milli. Mais l'enchevêtrement des intérêts matériels, la diversité d'origine des habitants, enlèvent au groupe toute unité.

L'esprit de tribu reste beaucoup plus fort au contraire dans la vieille tribu arabe des Tayy, rameau primitivement détaché du tronc des tribus bédouines Chammar du Nord de l'Arabie, sans doute depuis de longs siècles. Cette tribu est formée elle aussi, d'éléments de provenance diverse; mais sa structure s'oppose à celle des groupes kurdes dont nous venons de parler. Tous les clans sont arabes et gardent le souvenir de leurs origines : Tayy authentiques (Assaf, Zbeid, Hreith); débris de la tribu N'aim qui accupait primitivement la Djeziré; Ghanama et Rached; enfin débris d'autres tribus qui se sont jointes aux Tayy à diverses époques; Djoualla, Harb, Ma'amra, Beggara⁽¹⁾.

Une tendance sensible à la dispersion se manifeste à l'intérieur de chacune de ces fractions, sans que toutefois l'autorité supérieure, fondée sur le prestige de la noblesse des Assaf, ait disparu.

Mais le nombre des villages a passé, en six ans, de trois à dix neuf, et chez les fractions les plus sédentarisées, les Ghanama par exemple, on observe que les mokhtars l'emportent de plus en plus sur les chefs des anciennes fractions nomades. Les chefs de la tribu eux-mêmes, fixés depuis longtemps à Nissibin où ils avaient des maisons, des jardins et des tombeaux, se sont mis au service des propriétaires arabes, turcs ou kurdes, employant leurs forces militaires pour contraindre les fellahs à l'obéissance. Imités par les chefs des fractions, ils ont ainsi favorisé sur leur propre territoire la colonisation par des éléments kurdes, arméniens ou arabes d'origine inférieure. Il faut distinguer dans les villages des Tayy, à la fois les fractions qui cultivent, leurs fermiers étrangers, les propriétaires citadins qui y ont des intérêts et les chefs exploitant en

⁽¹⁾ Les deux milles tentes de la tribu se répartissent comme il suit :

Tayy proprement dits.....	}	Assaf	100 tentes (groupe des chefs)
		Zbeid	60 tentes (inféodés aux chefs)
		Hreith	150 tentes (inféodés aux chefs)
Confédérés.....	}	Djoualla	500 tentes en 7 sous fractions
		Rached	300 tentes en 4 sous fractions
		Beni Sha' (Na'im)	300 tentes en 5 sous fractions
		Harb	300 tentes en 2 sous fractions
		Ghanama	200 tentes en 4 sous fractions
		Ma'amra	50 tentes
		Baggara	50 tentes

participation. Nul doute que dans de telles circonstances cette confédération de clans bédouins n'en arrive prochainement à se transformer complètement si les progrès de la sédentarisation se poursuivent.

Traitant d'égal à égal avec les Chammar, les Tayy affectent, à l'égard des tribus kurdes, une attitude méprisante de grands seigneurs bédouins et de maîtres de la terre par droit de conquête. C'est par les intrigues de leurs chefs que se manifeste encore le mieux la vitalité de leur tribu. Mais l'évolution est rapide : considérés à présent par nous comme semi-sédentaires, et par là même soumis à la loi commune, les Tayy se trouvent entraînés dans l'évolution économique générale et tandis que se resserrent les liens des hommes avec la terre se relâchent ceux des hommes avec le groupe.

* * *

Ainsi, la Haute-Djeziré nous offre le spectacle d'un pays où les lois économiques et sociales d'exploitation du sol agissent sans cesse pour briser les cadres des tribus. Celles-ci ne nous apparaissent, le plus souvent, que comme des organismes dépourvus de toute vitalité : il semble qu'on puisse seulement définir par leurs antipathies mutuelles la place qu'elles tiennent dans une sorte d'échiquier politique dont l'importance décroît d'ailleurs avec les progrès de l'organisation administrative moderne; aucune institution intérieure ne paraît capable de rassembler leurs forces, d'agir sur les parties qui les constituent.

La nouvelle construction sociale qui s'édifie sur les ruines des tribus est fondée sur les villages; les liens qui unissent entre eux les hommes sont formés par l'argent; les mokhtars-usuriers et les propriétaires citadins, appuyés sur la puissance administrative de l'État, remplacent les chefs de clan kurdes et arabes dont la force se mesurait par un nombre déterminé de frères armés de fusils.

Pour que l'évolution devienne complète, et qu'il s'instaure ici un nouveau régime politique et social analogue à celui des autres régions de la Syrie intérieure, il faut que le rôle des petites villes qui servent de centres commerciaux et administratifs aux bourgs de Djeziré s'affirme davantage.

Par un étrange paradoxe, qui s'explique à la fois par la présence de la

voie ferrée et par la nécessité de substituer leur action aux petites cités décadentes de la zone turque, les villes nouvelles de Djeziré se sont développées au voisinage même de la frontière : telles sont 'Amouda, Qamechlié, 'Ain Diwar. Véritables cités-champignons, ces centres ont attiré aussitôt la présence de nombreux commerçants qui, grâce à un ravitaillement abondant, à la sécurité et à l'ordre, ont conquis non seulement le nouveau marché villageois créé par la colonisation, mais encore étendu leurs opérations à toute la région turque voisine. Nissibin et Djeziret Ibn 'Omar ont vu, par suite, en quelques années, la vie les abandonner et leurs souks se fermer. Triomphe et prospérité éphémères sans doute, puisqu'il a suffi de la fermeture hermétique de la frontière par l'armée turque, auxiliaire de la douane, pour porter, au cours de l'année 1932, un rude coup à la richesse commerciale des villes de Djeziré. Mais le peuplement de la plaine, le développement des villages, la fixation au sol de nouveaux nomades se poursuivent sur un rythme trop rapide pour qu'on puisse douter que ce ne soit là qu'une crise passagère.

Notables des tribus, propriétaires chrétiens ou turcs, fonctionnaires damascains récemment envoyés pour peupler les vastes constructions administratives par lesquelles s'affirme l'esprit de centralisation de l'État de Syrie, constituent les éléments de la future bourgeoisie de Djeziré. Autour des centres urbains peuvent désormais se développer ces banlieues rurales, peuplées des éléments les plus divers sur lesquelles s'exerce, sous une forme traditionnelle, la prépondérance économique, intellectuelle et religieuse des élites citadines, cependant qu'au delà, sur les limites de la steppe, ou dans les montagnes, continuent de s'agiter les tribus rebelles à toute pénétration durable.

Une seule crainte pour l'avenir semble justifiée. Villes nouvelles et villages de Djeziré sont regardés trop visiblement par les fonctionnaires du nouvel État de Syrie établis sur place, comme l'œuvre des minorités ethniques ou religieuses étrangères au culte de la patrie arabe. Le peuplement de la Haute-Djeziré reste jusqu'à présent à leurs yeux une conquête des éléments alloènes et qui pourrait mettre en péril l'unité du pays.

En vain les écoles imposent-elles aux habitants, instruits par des maîtres venus de la capitale, l'usage exclusif de la langue arabe; en vain la prospérité économique des villages permet-elle de lever de lourds impôts et

d'alimenter de nombreux fonctionnaires; on n'observe pas non plus quelle sécurité nouvelle donne à la frontière dangereuse du Nord ce solide écran de villages peuplés d'hommes énergiques et résolus.

Cette crise — temporaire sans doute — de confiance dans une œuvre où s'affirme la vitalité, l'esprit d'entreprise des populations des confins du nord de la Syrie, suffit à mettre en évidence la situation difficile de ces minorités rejetées de la Turquie nouvelle, mal accueillies dans les États arabes, et dont l'existence même se trouve sacrifiée, malgré tous les efforts, aux idéologies nationales.

ROBERT MONTAGNE.

Institut kurde de Paris

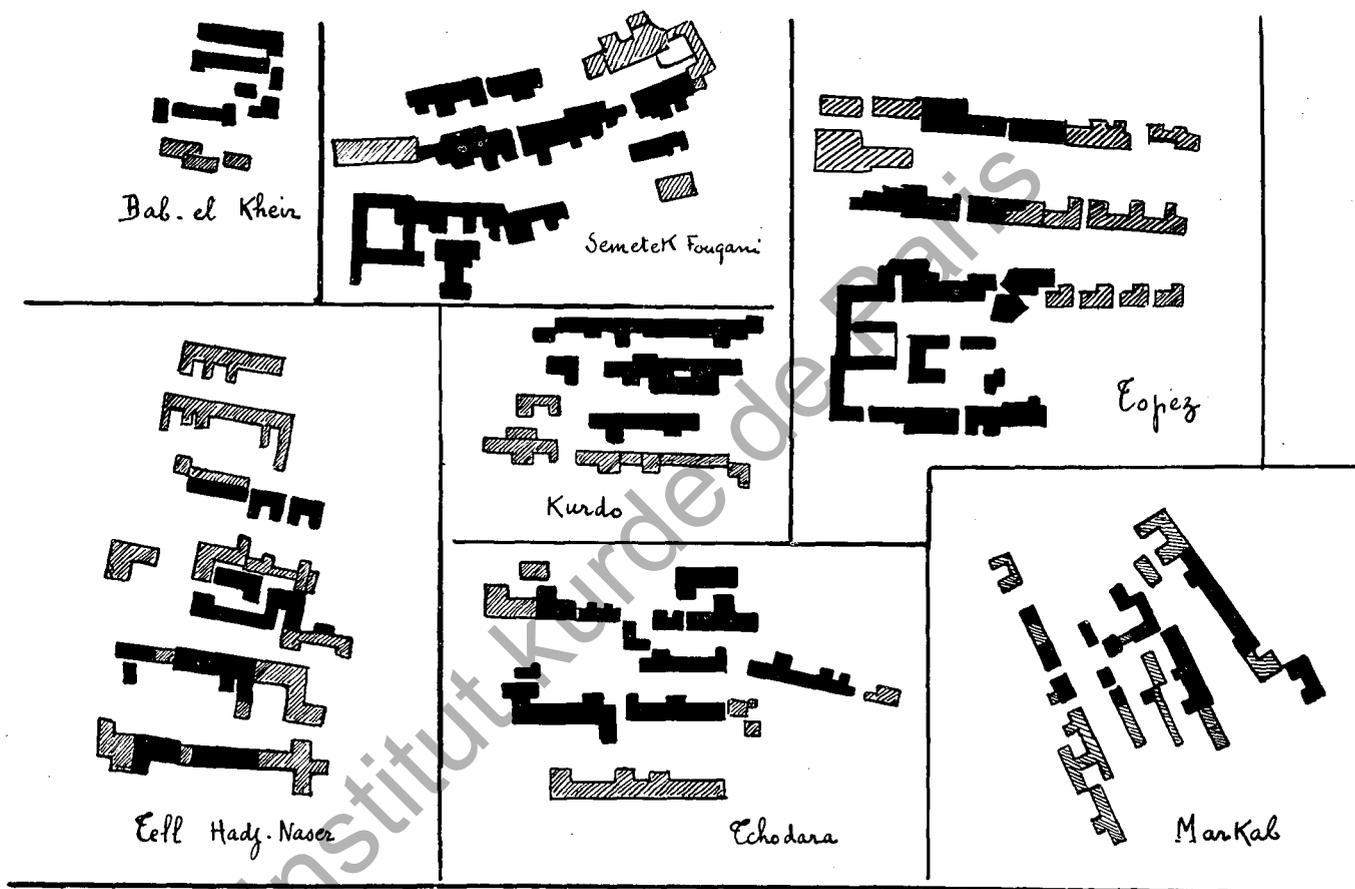


Fig. 1. — PLANS DE VILLAGES KURDES ET KURDO-ARABES DANS LE VOISINAGE DE QAMEHLIÉ (d'après photographies aériennes).
 Les parties hachurées représentent les constructions élevées depuis 1926. La disposition des villages dépend évidemment de la topographie locale. On observera toutefois l'accroissement en lignes parallèles de maisons, elles mêmes disposées en forme de T ou de L. Les cours centrales apparaissent dans les maisons plus riches des gérants et des mokhtars-proprétaires [Kurdo; Semek; Topez].

Institut kurde de Paris



Fig. 2. — GRANDE TENTE DU CHEF DES MILLI (Ras el 'Ain).



Fig. 3 — TENTE D'UN NOTABLE DES MILLI.

Le nombre de piquets, la longueur des cordes suffisent à indiquer la faible amplitude des déplacements de la tribu.

Institut kurde de Paris



Fig. 4. — TENTES DANS LA TRIBU DES MIRAN À 'AÏN DIWAN.

Ces tentes sont caractéristiques par le nombre de leurs piquets reliés directement à la tente par des cordes et leur forme en groupe de pointes. L'enclos de roseaux est remplacé en montagne par des murettes.



Fig. 5. — TENTE DES MIRAN.

Il n'existe pas, à l'intérieur, de compartimentage comme dans la tente bédouine.

Institut kurde de Paris



Fig. 6. — EMPLACEMENT D'UNE TENTE DES TAYY POUR L'HIVER [hafiré].



Fig. 7. — VILLAGE DES TAYY.

Tente bédouine montée au voisinage des maisons pour éviter la vermine.

Institut kurde de Paris



Fig. 8. — CONSTRUCTION EN BRIQUES CRUES DANS UN VILLAGE DES TAYY.



Fig. 9. — ASPECT D'UNE FERME KURDE AU VOISINAGE DE RAS EL 'AIN (Cf. fig. 1, page 57 dans le texte).

Institut kurde de Paris



Fig. 10. — VILLAGE ARABE DE KHATOUNIÉ.
Maisons informes et sans plan régulier.



Fig. 11. — La terrasse repose, comme une tente, sur un grand nombre de piquets intérieurs.
Entre deux piquets, un berceau suspendu comme dans une tente.

Institut kurde de Paris



Fig. 12. — Les Yezidis, venus du Sindjar, sont des agriculteurs sédentaires. Ils vivent sous la tente, comme les Tayy, au voisinage des maisons pendant l'été.
Leur religion les isole des musulmans.

Institut kurde de Paris



Fig. 13. — VILLAGE AU SUD D'AMOUDA.
Les cultures sont protégées par des fils de fer barbelés.



Fig. 14. — VILLAGE DES CAUCASIENS TCHITCHAN, PRÈS DU KHAROUR.
Les maisons sont remarquables par leur grande propreté.

Institut kurde de Paris



Fig. 15. — VILLAGE KURDE DE TELL MOZAN AU SUD DE ANOUBA.
A droite, la mosquée, isolée, puis les maisons du mokhat-proprieitaire.

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris